



VITRAIL DE L'ÉGLISE DE CUY (Oise)

VITRAUX DE LA RENAISSANCE

DANS LES CANTONS

DE LASSIGNY ET DE RESSONS-SUR-MATZ (OISE)

Le xvi^e siècle, époque si féconde en œuvres d'art, se plut à orner de vitraux la plupart de nos églises : nous en avons la preuve dans les fragments que l'on rencontre presque partout. L'injure du temps et le vandalisme, inconscient ou sectaire, plus destructeur encore, en ont fait disparaître la plus grande partie. Il en reste cependant assez pour nous donner une idée de ce qu'étaient ces petits chefs-d'œuvre et pour faire regretter leur destruction. Une petite excursion dans les cantons de Lassigny et de Ressons nous en fera connaître et apprécier quelques-uns.

I. Vitraux de Cuy et de Dives.

Notre première étape nous conduit à l'église de Cuy. Cet édifice est d'apparence modeste, mais son unique collatéral présente une fenêtre dans le style du xv^e siècle, garnie de vitraux du xvi^e, restaurés il y a quelques années.

A gauche du meneau qui divise cette baie, est représentée une abbesse en robe et voile noirs, tenant d'une main la crosse et de l'autre un livre ouvert. A ses pieds, se trouvent un agneau et les deux donateurs à genoux vêtus fort simplement. Cette abbesse, qu'on peut appeler Sainte Geneviève ou Sainte Agnès, est encadrée dans un édicule de style Renaissance, dans le fond duquel est tendu un drap

d'honneur, et dont le bas est fermé par une balustrade en forme de balcon.

A droite du meneau sont deux tableaux.

Le tableau supérieur représente Saint Jean-Baptiste prêchant dans le désert. Une perche, reposant par les deux bouts sur les branches de deux arbres, supporte les bras du Précurseur désignant du doigt le Messie qui arrive. Le groupe des auditeurs est traité d'une manière remarquable et l'on peut lire sur le visage de chacun d'eux les sentiments avec lesquels ils accueillent la déclaration qui leur est faite. La figure grassouillette d'un prélat en bonnet carré semble être un portrait. Dans le bas du tableau, le donateur et la donatrice, — celle-ci avec un chapelet dans les mains, — sont à genoux devant Saint Jean-Baptiste.

Au-dessous de ce tableau, se trouve un médaillon représentant la Sainte-Vierge, portant son divin fils, entourée de lumière, au milieu des nuages, les pieds sur le croissant de la lune. C'est la traduction de ce verset de l'Apocalypse : *Signum magnum apparuit in caelo : mulier amicta sole et luna sub pedibus ejus* (ch. XII, v. 1).

Dans la partie supérieure de la fenêtre, on a rapporté un écu peint en grisaille portant, semble-t-il, une croix composée et ayant pour supports deux bars fantastiques.

Nous jetons un coup d'œil sur le sanctuaire dont les fenêtres à plein cintre ont été ornées, il y a une trentaine d'années, de colonnes avec chapiteaux romans, sur l'antique statue de la Sainte-Vierge (vierge à l'oiseau) qui surmonte le maître-autel, sur deux tableaux, dont l'un est une copie de la *Vierge de Saint-Sixte*, et nous gagnons le village de Dives. De tous les vitraux que possédait l'église de cette localité, construite en 1555, il ne reste qu'un panneau représentant le patron, Saint Martin, partageant son manteau avec un pauvre.

II. Vitraux de Lassigny.

La grande et belle église du chef-lieu de canton a été « construite à plusieurs époques et principalement du xv^e au

xvii^e siècle »¹. Elle possédait une magnifique parure de vitraux, dont elle a conservé quelques débris intéressants et surtout une fenêtre au-dessus de l'autel de la Sainte-Vierge et trois fenêtres dans l'abside.

1° *Vitrail de la Chapelle de la Vierge*. — Il a été restauré récemment. Deux de ses sujets appartenaient à la série qui, de même qu'à Orrouy, racontaient l'histoire de Jésus-Christ ressuscité.

A droite du spectateur est la scène de la Résurrection. Le Sauveur sort triomphant du tombeau, portant l'étendard de la croix ; les gardes, éveillés en sursaut, le regardent avec stupeur.

Dans le haut de la fenêtre, Jésus-Christ s'appuyant sur la bêche du jardinier apparaît à Marie-Madeleine qui se jette à genoux devant lui.

A gauche est représenté Claude d'Humières², dans l'attitude de la prière, tête nue, ses gantelets posés à terre, revêtu d'une armature couverte d'une dalmatique blasonnée des armes d'Humières et de Flavy³.

Au-dessous de ces sujets anciens, on a placé deux panneaux modernes, représentant la Sainte-Vierge de deux façons différentes.

2° *Vitraux de l'abside*. — L'abside est éclairée par cinq fenêtres : deux ont des vitraux modernes et trois ont conservé ceux de la Renaissance.

A. — La première baie, du côté de l'Évangile, représente à sa partie inférieure la touchante légende de Saint

1. *Excursions archéologiques*, 1^{er} fascicule, p. 65.

2. Dans le carrelage nous trouvons la tombe assez bien conservée de Claude d'Humières, seigneur de Lassigny, mort en 1544. (*Excursions*, 1^{re} livr. p. 65).

3. Les armoiries de la famille d'Humières sont d'argent fretté de sable ; celles de Flavy, qu'on y trouve souvent jointes, portent : d'hermine à la croix de gueules, chargée de cinq coquilles d'or. (Note de M. J. Dulac. Bulletin de la Soc. hist. de Comp. T. III, p. 120).

Julien le Pauvre ¹, et à sa partie supérieure un donateur et une donatrice présentés par saint Pierre. Dans le bas de cette fenêtre on a réuni des bordures de la fin du xv^e siècle, un écusson des cinq plaies du Sauveur, et le commencement et la fin d'une inscription en lettres gothiques :

Jehan co.... l'église.
Pasques cesty.
 9

B. — La deuxième baie, qui est géminée, fait voir, dans le lobe supérieur, la Sainte-Trinité. Plus bas, à gauche, un prêtre en prière, revêtu d'une soutane violette, d'un surplis à longues manches et d'une étole, est présenté par Saint Pierre. Ce dernier est copié exactement sur le Saint Pierre que nous avons vu dans le vitrail précédent : seule la couleur des vêtements et des clés diffère. Ici, la main du saint s'appuie naturellement sur l'épaule du donateur, tandis que dans l'autre vitrail la main ouverte reste suspendue. Les peintres verriers ne prenaient pas toujours la peine de composer un carton pour chaque vitrail.

A droite est l'image de la Vierge-Mère.

En bas, on admire à gauche un saint portant dans une main la palme, symbole du martyr, et dans l'autre un livre ouvert. Il est vêtu en diacre et des clous sont enfoncés dans ses épaules. Il représente Saint Quentin.

De l'autre côté du meneau est l'image de Sainte Catherine.

La sainte est parée d'une robe de brocart, bordée de fourrures : elle porte l'épée du martyr et un livre ouvert : à ses pieds est la tête du philosophe.

Chacun des sujets de ce vitrail remarquable est repré-

1. Pour expier un double parricide involontaire, saint Julien fit bâtir un hôpital sur le bord d'une rivière dont le passage était dangereux. Une nuit affreuse d'hiver, il s'entendit appeler; se levant aussitôt, il alla passer un pauvre malade couvert de lèpre. Voyant qu'il ne pouvait réchauffer ce malheureux, il le mit dans son lit. Le malade parut alors brillant comme le soleil et disparut en lui assurant que son péché était expié par l'hospitalité qu'il exerçait envers les pauvres.

senté sur une riche console, sous un badalquin et se détache sur une draperie d'honneur.

C. — Plus nombreux sont les personnages de la baie qui fait face à la précédente et qui est privée de son meneau.

Le haut de la fenêtre est occupée par un donateur et une donatrice. Le premier est un chanoine portant l'aumusse : le saint qui le protège est un prélat tenant un livre et coiffé d'un chapeau, sans nimbe. Devant lui, une banderole, qui doit venir d'un autre sujet, porte ces mots en gothique : *Mors non*. La sainte qui est derrière la donatrice a la coiffure des veuves.

Au milieu sont quatre saintes dont le culte était populaire : Sainte Cécile, tenant un petit orgue ; Sainte Agathe, portant les tenailles avec lesquelles le bourreau lui arracha les seins ; Sainte Marguerite, les mains jointes ; Sainte Barbe, avec une palme et une tour. Les trois dernières saintes sont tournées vers Sainte Cécile et semblent chanter sous sa direction.

Au bas, on voit : Saint Eloi, en mitre et en chape, portant une enclume, présentant un jeune donateur à genoux : la Sainte-Vierge assise, portant sur ses genoux l'Enfant-Dieu qui se penche gracieusement et appelle d'un geste engageant.

Au-dessous sont des fragments d'inscription en lettres gothiques : *M.. Eloy... querie... Marie... me.*

3° Parmi *les autres débris* moins importants, nous remarquons : Une crucifixion, dans le goût du xv^e siècle, restaurée et juxtaposée à un vitrail moderne de Saint Nicolas, au-dessus de l'autel de ce saint ; un buste de cardinal portant la croix archiepiscopale dans le bas-côté nord.

Les dates 1531, 1542 sont inscrites sur ces vitraux.

III. Vitrail de Plessier-de-Roye.

De Lassigny à Plessier la distance est vite franchie. L'église de cette paroisse « est un monument assez vaste, élevé. Le portail, les croisées du chœur et de la nef sont

du xv^e ou du xvi^e siècle »¹. Derrière l'autel, dans l'abside à pans coupés, se trouvent deux fenêtres, dont celle du côté de l'Évangile a seule gardé ses vitraux anciens. Ceux-ci ont été restaurés, il y a une cinquantaine d'années, par les soins et aux frais de M. le baron Hubert de Roye de Wichem, descendant des anciens seigneurs de la paroisse.

Un meneau divise cette baie en deux ogives surmontées d'un lobe en forme de cœur. Dans ce lobe se trouve, suspendu à un verne, un écu mi-parti de Roye et du Bois : à dextre, de gueules à la bande d'argent, qui est de Roye ; à senestre, au 1 et 4 d'argent au lion de sable, armé et lampassé de gueules, au 2 et 8 contre-écartelé d'or et de sable, qui est du Bois.

Dans la partie de la fenêtre, qui est à gauche du spectateur, est représenté, en haut, un personnage ailé, l'archange Saint Michel, vêtu d'une armure complète, couvert d'un manteau écarlate, au moment où il va frapper de son glaive le Dragon dont la queue s'enroule à sa jambe gauche.

Au-dessous de Saint Michel sont deux saints nimbés. Le premier, en costume militaire, a, dans une main, une épée nue et dans l'autre un billot carré avec un hachereau : c'est Saint Adrien². Un lion, dont on ne voit que la tête, repose à ses pieds. Le second, revêtu de la robe monacale, regarde un crucifix. Les stigmates du Sauveur imprimés dans ses mains le font reconnaître pour Saint François d'Assise.

Aux pieds de ces deux saints sont représentées, à genoux, Adrienne et Françoise de Roye, dont les noms sont inscrits en caractères gothiques.

Dans la partie gauche on voit, dans le haut, un prêtre nimbé, revêtu de la chasuble et tenant, dans la main gauche, un livre. Ce personnage, qui est debout dans une barque

1. *Excursions*, 1^{er} fasc. p. 66.

2. Saint Adrien, soldat de Maximien, converti par le spectacle du courage des martyrs, eut les pieds coupés et les membres rompus par ordre de l'Empereur. Il subit son martyre à Nicomédie.

conduite par un ange maniant l'aviron, est Saint Florent, patron de la ville de Roye ¹. Au-dessous sont deux saints : l'un revêtu d'une robe violette et tenant dans sa main gauche une croix, est l'apôtre Saint Philippe ² ; l'autre, à la grande barbe, ayant un livre dans la main gauche, porte la robe des ermites. Le bâton à potence sur lequel il s'appuie et le pourceau qui est à ses pieds, le font reconnaître pour Saint Antoine.

Aux pieds de ces deux saints, on a représenté, à genoux, Philippe, Florent et Antoine de Roye, dont les noms sont auprès des figures. Les deux premiers sont de jeunes enfants ; le troisième semble avoir quinze ans. Il est figuré revêtu d'une armure couverte d'une tunique écarlate, que traverse en sautoir un baudrier blanc. Devant lui sont posés son casque et ses gantelets.

Sur tout le bas de la fenêtre, règne cette inscription en lettres gothiques :

Messire Anth^e de Roye, chv^lr, fils aîné de Jehan de Roye et de Mad^e Marguerite du Bois, lequel morut à la bataille oultre les m^os l'an mil V^e et XV, priés Dieu p^r luy.

IV. Vitraux de Saint-Nicaise.

Nous traversons Roye-sur-Matz. Le temps ne nous permet pas d'en visiter l'église, où, comme le dit excellemment M. le chanoine Müller, « sur un bloc de grès de plus de trente mètres de longueur, des murs et des piliers à peine équarris supportent haut une architecture délicate de la fin du XII^e siècle » ³.

1. Saint Florent, un dimanche, séparé de la ville de Lyon par le Rhône, désirait traverser ce fleuve pour assister à la messe. Ne trouvant qu'une vieille barque toute brisée, il se mit en prières. Un ange vint alors, le fit entrer dans cette barque et le conduisit sain et sauf sur l'autre bord où il put satisfaire sa dévotion. Saint Florent mourut le 22 septembre 440, à l'âge de 123 ans.

2. La caractéristique de Saint Philippe est la croix triomphale.

3. *Promenade archéologique*, p. 21.

Nous quittons le canton de Lassigny pour entrer dans celui de Ressons et nous aurons désormais l'heureuse fortune d'avoir pour guides MM. les chanoines Martinval et Müller. Le premier a décrit *les Églises du Doyenné*, le second, dans une intéressante *Course archéologique*, a savamment contrôlé et parfois rectifié les assertions de son confrère.

La petite église de Saint-Nicaise, autrefois du diocèse d'Amiens, tandis que la paroisse de Conchy, à laquelle elle appartient maintenant, était du diocèse de Noyon, est digne de l'attention au point de vue architectural et surtout à cause des vitraux qui garnissent trois fenêtres de son abside à pans coupés. « En 1870 (1868), nous dit M. Martinval, un vitrier a entrepris la restauration de ces vitraux qu'il a raccordés tant bien que mal ».

A. — Dans la fenêtre centrale, derrière l'autel, est représentée la Crucifixion. A la croix du milieu, est suspendu le corps du divin supplicié ; sa tête penchée indique qu'il a rendu le dernier soupir. A droite et à gauche, les deux larrons expirent sur des croix auxquelles ils sont attachés. Un majestueux officier, monté sur un fringant coursier, perce de sa lance le côté du Sauveur ; le centurion, accompagné de deux soldats, proclame la divinité de celui qui vient de mourir ; des soldats, dont les yeux brillent de cupidité, jouent aux dés la tunique sans couture ; tandis que Marie-Madeleine enlace de ses bras l'arbre de la croix, les saintes femmes soutiennent la mère désolée qui défaut.

« Au bas du vitrail, dit M. Martinval, est le chevalier donateur, à genoux, les mains jointes, présenté par ses deux patrons. Le premier, qui est derrière, peut être Saint-Louis, roi de France. Il est habillé aussi en chevalier et sa tête est ceinte d'une couronne d'épines. Le second, placé en face du donateur, est Saint François d'Assise, dont la main gauche porte un stigmat. Le chevalier donateur s'appelait donc Louis-François »¹.

1. *Doyenné de Ressons*, p. 47.

M. Müller¹ fait remarquer que la tête couronnée d'épines est une pièce égarée d'un *Ecce homo*, et verrait volontiers dans le chevalier donateur François de Soyecourt présenté à son patron Saint François d'Assise par Saint Charlemagne, lequel rappelle peut-être Charlotte de Mailly, ou François de Montmorency († 1551) marié à Charlotte d'Humières.

B. — La fenêtre du côté de l'Épître contient l'arbre de Jessé. De la poitrine de ce patriarche, couché au bas du vitrail, sort un cep de vigne serpentant autour du meneau central et portant sur ses rameaux les ancêtres du Rédempteur, dont les noms sont inscrits sur des banderoles. Cet arbre porte à sa cime l'image de la Vierge ayant son fils en ses bras. Au pied du cep, à droite et à gauche, se trouvent deux prophètes auprès desquels se déroulent des phylactères où se lisent ces paroles : *Dom. desideratus gentibus. Egredietur virga de radice Jesse*, et d'autres que leur mauvaise disposition rend inintelligibles.

Les rameaux de gauche portent : David, Ezéchias, Roboam, Achaz, Osias et Joatham ; ceux de droite : Salomon, . . . ? Asa, Josaphat, Abias et Manassé.

Le donateur est représenté à la hauteur des genoux de Jessé. Il a le costume ecclésiastique et il est protégé par Saint Jean, l'évangéliste, que caractérise la coupe d'où sort un dragon.

Ces deux premiers vitraux ont un fond clair ; la gamme des couleurs en est douce ; le peintre semble s'inspirer de l'École romaine.

C. — Le vitrail du côté de l'Évangile est plus monté en couleur. Il représente l'histoire de Saint Jean-Baptiste.

Dans le lobe supérieur, apparaît Sainte Élisabeth couchée, à laquelle une jeune femme apporte un bol de bouillon, tandis que la Sainte Vierge assise tient le nouveau-né dans ses bras.

1. *Course archéologique*, p. 39.

A gauche, en haut, est peinte la scène de la Visitation. Sainte Élisabeth reçoit à genoux la Sainte Vierge.

A droite, en face, est un paysage.

Plus bas, à gauche, le Précurseur baptise Jésus-Christ. Le Saint-Esprit descend sous la forme d'une colombe ; un nuage enveloppe le Père dont la voix se fait entendre.

En face, Saint Jean-Baptiste, dans le désert, prêche la pénitence à un groupe d'auditeurs.

A mi-hauteur, Saint Jean-Baptiste est conduit en prison par deux soldats. En face, un soldat tient d'une main le glaive avec lequel il vient de décapiter le Précurseur dont le tronc git à ses pieds, et de l'autre met la tête coupée dans un plat présenté par la jeune Hérodiade.

Au panneau inférieur de gauche, on voit le roi Hérode à table avec ses convives, au moment où la jeune fille apporte la tête du martyr. La stupeur est peinte sur tous les visages, excepté sur celui d'Hérodiade qui, fait remarquer M. Müller, perce de son couteau l'œil de sa victime.

Dans le panneau de droite, Julien l'apostat fait brûler sur la place publique de Sébaste les reliques du plus grand des prophètes ; pendant qu'on les recueille pour les brûler, des moines de Jérusalem se mêlent aux payens et emportent une grande partie des saints ossements.

Le donateur est peint au bas de la scène du festin. C'est un ecclésiastique vêtu d'un surplis violet à grandes manches, présenté par un évêque céphalophore qui est probablement Saint Nicaise, patron de l'église.

Le tas d'herbes amoncelé par les oiseaux entre le vitrail et le grillage qui le protège, rend difficile la lecture de l'inscription qui court au bas de cette verrière. M. Martinval y a lu : *En l'an de grace mil Vc... sire Jehan d... ans pré... a cette... priez Dieu pour lui.*

Et M. Müller : *1566 (messire) Jehan de ceas (? céans) pbre donna... priez Dieu pour son âme.*

« Qui a exécuté ces vitraux ? ajoute M. Müller. Roye eut, d'après M. Coët, ses peintres verriers : François Carpentier en 1563, Pierre Gaviel (? Garriel ou Yvörel) 1585,

Guillaume Yvoret 1588, Pierre Lemoine 1590. Les vitraux de Conchy sont probablement du milieu du xvi^e siècle »¹.

V. Vitraux de Margny-sur-Matz, de Vignemont et de Braisne.

Le train nous transporte de Roye-sur-Matz à Marquéglise, d'où il est facile de gagner la curieuse église de Margny, dans laquelle tous les siècles depuis le xi^e ont laissé leur trace. Cette église était autrefois riche en vitraux, dont il ne lui reste que des débris. Le plus important est un fragment de l'adoration des Mages qui se trouve dans le collatéral nord. Dans le haut de cette fenêtre, est l'Agneau triomphant avec cette inscription : *Ecce agnus Dey*.

Dans une autre des fenêtres de ce collatéral est figuré Saint Waast, patron de l'église, avec l'ours qui est sa caractéristique. Une troisième présente une figure du Christ avec nimbe crucifère, entouré des emblèmes des quatre évangélistes.

Derrière l'autel de la Sainte Vierge, dans le transept gauche, est une fenêtre garnie de grisailles, dont les lobes supérieurs ont gardé leurs vitraux Renaissance. Dans le quatrefeuille du milieu, on voit le Père émergeant de nuages, coiffé de la tiare, bénissant de la main droite et appuyant la main gauche sur le globe surmonté de la croix. Sur une banderole, on lit : *Tota pulchra es amica mea et macula...* ce qui fait supposer que les sujets qui ornaient le reste de la fenêtre se rapportaient à la Sainte Vierge. Au-dessous, deux prophètes écrivent sur une bande de parchemin et surmontent une architecture qui ne laisse aucun doute sur l'époque de ces vitraux.

Dans le haut de la fenêtre qui surmonte l'autel de Saint Waast, dans le transept droit, on trouve encore quelques restes de peinture sur verre : têtes d'anges, colombe entourée de flammes, sainte portant une colombe, évêque portant une croix, anges sonnante de la trompette. Nous ne

1. *Course archéologique*, p. 40.

pensons pas qu'on y puisse voir les restes d'un vitrail représentant le jugement dernier, comme l'a fait un vénérable archéologue.

Prenant à travers la colline, nous arrivons vite à Vignemont, dont le beau clocher Renaissance attire d'abord nos regards.

Dans l'une des fenêtres du sanctuaire nous trouvons un médaillon d'environ 20 centimètres de diamètre, datant de la décadence de la peinture sur verre, représentant Saint Nicolas, patron du prieuré bénédictin voisin de l'église. Les figures sont grossièrement dessinées au trait noir sur une des faces du verre ; sur l'autre face, l'artiste a étendu une couleur jaune correspondant, à peu près, aux traits du dessin.

Nous traversons, encore une fois, la ligne du chemin de fer pour nous diriger vers la petite église de Braisne. Dans le sanctuaire on a réuni, en un seul panneau, les restes de deux vitraux d'une réelle valeur artistique. L'un d'eux représentait Saint Martin, aux portes d'Amiens, partageant son manteau pour couvrir un pauvre ; l'autre, le martyr de Saint Etienne, patron de l'église.

VI. Vitraux de Baugy.

Notre dernière station, et non la moins intéressante, sera à l'église de Baugy, dont les vitraux ont été le but de nombreux pèlerinages artistiques.

A. — Au-dessus de l'autel est la scène de la *crucifixion*. « Le corps du Christ, dit M. Müller, est dessiné avec une science scrupuleuse et les chairs peintes avec un modelé léger et transparent. »¹.

Deux anges aux ailes de pourpre recueillent le sang qui découle des mains et du côté du Sauveur. Au pied de la croix, Madeleine contemple douloureusement son divin maître. A gauche se tient la Vierge debout et détournant

1. *Course archéologique*, page 46.

la tête : à droite est Saint Jean l'Évangéliste et dans le fond, Jérusalem.

« Un panneau, rapporté dans le haut de cette verrière, dit M. de Marsy, nous montre un écu armorié, de forme flamande, soutenu par deux sauvages »¹.

« Cet écu est de gueules au lion d'argent, surmonté d'une étoile en chef, de même ; le cimier est d'argent avec un dextrochère de sinople qui tient élevée une épée dont la garde est d'or et la lame d'azur. »².

« A la partie inférieure, — laquelle a subi des réparations maladroitement, — un personnage, tête découverte, armé d'une cuirasse et de cuissarts à tassettes, s'incline sous la bénédiction d'un saint, son patron »³.

Au milieu de morceaux juxtaposés à l'aventure, M. Müller a distingué des armoiries : de gueules à deux croissants d'argent chargés d'une croix de même, l'un en chef, l'autre en pointe, accompagnés de deux besants de même⁴.

« Quant à la coloration de cette fenêtre, dit encore M. Müller, on y admire les bleu, les violet, les jaune, les blanc les plus délicats, se fondant dans une gamme d'une puissante et délicieuse harmonie »⁵.

B. — Le sujet de la fenêtre, du côté de l'Épître, est un *arbre de Jessé*, auquel manque la partie inférieure. La mort de la Sainte Vierge, provenant d'une autre baie, est à la place que devait occuper le patriarche Jessé.

La scène de la mort de Marie reproduit, avec de charmants anachronismes, ce qui se passait au xvi^e siècle, à un trépas chrétien. La Vierge, les mains jointes, repose habillée sur un lit qu'entourent les apôtres. Saint Pierre, vêtu de blanc, en qualité de Souverain Pontife, jette de

1. *Excursions archéologique*, 1^{er} fascicule, page 41.

2. *Course archéologique*, loco citato.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*

l'eau bénite sur le corps de la mère du Sauveur, tandis qu'un apôtre tient un cierge allumé et que Saint Jean, debout près du lit, témoigne d'une profonde affliction. Un des apôtres se penche et examine avec anxiété si Marie respire encore.

Sur un fond bleu, au-dessus de cette scène touchante, l'arbre de Jessé jette ses rameaux à droite et à gauche et porte les ancêtres de Jésus-Christ richement et pittoresquement drapés. Il se termine par une corolle de lis, d'où émerge la Sainte Vierge ayant sur ses genoux son divin fils qui se penche gracieusement et appelle d'un geste engageant.

A droite de la Vierge, s'agenouille un bienheureux qui la supplie ; à gauche, un ange, dans la même position, tend les mains vers elle. Ils répètent l'antienne écrite sur les banderoles qui les accompagnent : *Ave, regina cœlorum, ave, domina angelorum...*

C. — La verrière qui fait face à l'arbre de Jessé nous présente l'image par laquelle le xvi^e siècle aimait à proclamer la pureté sans tache de Marie. La miniature, la sculpture, la gravure, la peinture l'ont reproduite comme à l'envi.

Au centre, apparaît la Vierge au milieu d'une gloire lumineuse, les mains jointes, la chevelure flottant sur les épaules. Sa robe est violette et son manteau, blanc bordé d'or. Autour, sont représentés, avec une légende, les symboles divers exprimant dans les Saintes Ecritures la Prédestination et la Pureté immaculée de Marie :

Le soleil, *electa ut sol* ; la lune, *pulcra ut luna* ; un miroir, *speculum sine macula* ; un cèdre, *sedrus* (pour *cedrus*) *exaltata* ; un buisson de roses blanches, *plantacio rose* ; une fontaine jaillissante, *fons ortorum* ; un jardin entouré d'une clôture, *ortus conclus* ; une ville forte, *civitas dei* ; une porte défendue par deux tours, *porta cœli* ; un lis au milieu d'épines, *lilium inter spinas* ; une fontaine, *fons signatus* ; une tour, *touris* (pour *turris*) *David* ; un olivier, *oliva speciosa* ; une étoile, *stella maris*.

Au-dessus de Marie, le Père éternel, émergeant de nuages, portant la tiare, l'étole croisée, la chape, bénit tendrement sa fille privilégiée en prononçant ces paroles qu'on lit sur une banderole : *Tota pulcra es amica mea et macula non est in te.*

Au-dessus de la composition principale, sous un portique, l'artiste a placé les donateurs : A droite, de profil, un pèlerin avec un bourdon et une pannetière ; à gauche, une femme vêtue d'une robe violette surmontée d'une guimpe blanche. Ces deux personnages sont à genoux devant une sainte, coiffée d'une couronne impériale, portant un livre et une croix ; ce qui la fait reconnaître pour Sainte Hélène.

Peut-on souscrire, sans réserve, à cette sentence portée par une école d'archéologie : « A partir du XIV^e siècle, le vitrail est en décadence ? »

On peut admettre que, « à cette époque, le vitrail fut remplacé par la peinture sur verre ». Mais il ne s'ensuit pas que l'emploi des nouveaux procédés constitue une décadence.

Le Moyen-Age, avec des moyens primitifs et défectueux, a su faire des œuvres admirables. Malgré l'incorrection du dessin, l'insuffisance des couleurs, la gaucherie des attitudes, on se sent attiré vers ces figures naïves, où rayonne l'aspiration vers l'Idéal. Mais ces imperfections font-elles partie intégrante du Beau ? L'union de la forme et de l'idée n'est-elle pas la perfection ? ¹

1. Le poète disait à David d'Angers :

« La forme, ô grand sculpteur, c'est tout et ce n'est rien.

« Ce n'est rien sans l'esprit, c'est tout avec l'idée ».

V. Hugo. — *Rayons et Ombres*. XX.

Sans discuter cette opinion soutenue par d'éminents archéologues, nous nous contenterons de constater que les œuvres que nous avons sous les yeux sont indemnes des défauts reprochés ordinairement à la peinture sur verre du xvi^e siècle.

On dit que « le soin des détails prime tout dans le vitrail Renaissance, et que, si on le voit de loin, les lignes se confondent dans le vague ». Nos artistes ont prévu et évité cet inconvénient. Ils ont placé les vitraux historiés, qui demandent à être vus de près, dans les petites églises, comme celles de Baugy et de Saint-Nicaise, ou dans les bas-côtés. Dans les grands vaisseaux, comme à Lassigny, ils ont eu soin de garnir les baies de l'abside de personnages isolés, dont les fidèles, du fond de la nef, voient les grandes lignes, et dont on admire les détails en s'en rapprochant.

L'architecture, qui avait introduit le vitrail dans l'église, comme un simple auxiliaire, vit de mauvais œil la place qu'il y prenait et reprocha au peintre-verrier « de rompre l'harmonie des lignes de l'édifice et d'ouvrir des perspectives profondes là où l'architecte n'avait voulu établir qu'une cloison plate et transparente »¹.

En effet, le vitrail, tel que le comprend la Renaissance, accapare l'attention et la distrait des lignes architecturales. On comprend le dépit de l'architecte, mais les règles qu'il impose sont excessives. Si on condamne la perspective dans le vitrail, on la chassera pour la même raison de la fresque et l'on n'admettra dans les églises que des esquisses enfantines, dignes à peine d'être comparés aux paravents chinois.

Les Pinaigrier, les Leprince, les Lepot, n'ont pas craint de faire enjamber les meneaux à leurs compositions, comme on le voit dans le Jugement de Salomon, à Saint-Gervais, dans celui de Saint Eustache, à Saint-Etienne de Beauvais. Qui songerait à leur en faire reproche en face de ces chefs-d'œuvre ?

1. Viollet-le-Duc, cité par M. le chanoine Pihan, dans son *Etude sur les Vitraux*, page 30.

Nos artistes n'ont pas agi avec le même sans-*façon*. Ils ont eu soin de renfermer leur sujet dans le compartiment préparé par l'architecte. Si l'*arbre de Jessé* de Saint-Nicaise jette ses rameaux de chaque côté du meneau, le cep, en s'enroulant autour de celui-ci, comme autour d'un tuteur, rend cette disposition naturelle.

Nos peintres ont évité le sensualisme et le mépris des traditions dont ont fait preuve trop d'artistes. Le naturel élégant de leurs créations démontre qu'ils possédaient à fond la science de l'anatomie, mais ils n'en ont pas fait parade en abusant du nu et en exagérant la musculature. Ils ont conservé aux saints leurs attributs traditionnels, en ajoutant le livre, réservé précédemment aux Apôtres et aux Évangélistes. Pour eux, le livre était le symbole de la science infinie dont Dieu comble les élus dans le ciel. Cette conception n'a rien d'étonnant de la part des contemporains de l'invention de l'imprimerie.

Les vitraux que nous avons examinés n'ont point une égale valeur au point de vue artistique ; mais presque tous mettent au service de l'idée spiritualiste la correction du dessin, la beauté de la forme, la richesse des costumes, l'habileté dans la mise en scène. L'idée mystique même n'est pas étrangère à nos artistes : ils font recueillir le sang du Christ par les anges, à Baugy.

Depuis les catacombes, la peinture a été pour l'Église un moyen d'édifier en instruisant.

Le concile de Trente (1545-1563), fidèle aux traditions, recommande de représenter dans les églises, « par la peinture ou par d'autres moyens analogues, l'histoire des mystères de notre Rédemption, pour instruire le peuple et affermir le souvenir des articles de notre Foi »¹.

Tandis que la parole s'adresse à l'intelligence, l'image rend les vérités sensibles. La lumière, en traversant le vitrail, lui donne une vie que l'on demanderait en vain à la peinture et l'impose à l'attention. Un concile d'Arras a pu l'appeler avec raison « le livre des laïques ».

1. XXV^e session, 2^e décret.

Les théories de Saints, tout brillants de gloire, rappellent que les tribulations de cette vie si courte, seront compensées par le bonheur sans fin du Paradis.

La crucifixion, qui surmonte ordinairement l'autel où s'offre la sainte victime, fait saisir le lien qui unit les deux sacrifices. La coupe dans la main des anges fait comprendre que dans le calice consacré de l'autel coule le sang du divin Crucifié.

Le vitrail, qui était un moyen de compléter l'instruction religieuse, contribuait aussi à développer le sens artistique.

L'évolution de l'architecture, qui adopta le style néo-grec, et multiplia les pleins dans les édifices, fit d'abord dégénérer la peinture sur verre qui, pour laisser passer la lumière, renonça au coloris, puis la fit disparaître des églises.

On ne voulut plus de ces vitraux qui « permettaient à peine de lire son bréviaire en plein midi. »

Le livre prit la place du vitrail et, comme dit le poète :
« Ceci tua cela. »

J'aime le livre, mais je ne puis ne pas admirer le vitrail.

C'est pour cela que je vois avec plaisir nos contemporains apprécier, comme il convient, ces reliques du passé et prendre les moyens de les arracher à la ruine. J'applaudis aux efforts des artistes consciencieux qui, usant des ressources fournies par les découvertes modernes, marchent sur les traces de leurs devanciers.

Et je souhaite à la nouvelle Renaissance, le succès et la gloire de la première.

Abbé GALLOIS.
